

Il est 18 h 30. Marie a terminé de compléter les informations déontologiques de ses clients du jour, elle peut enfin partir. Une fois dehors, elle est surprise de remarquer encore et toujours son goût pour l'effervescence. Elle si calme, d'humeur égale, modérée et patiente, Paris l'anime, la rend vivante. Elle avait toujours ressenti un léger malaise à vivre en province durant son adolescence. Certes, Bois-le-Roi n'est pas si éloigné de Paris, mais le trajet en transilien chaque week-end pour rejoindre ses amis dans la métropole la frustrait. Elle avait toujours su que plus tard, elle vivrait à Paris. La nuit d'octobre commence à tomber. La rue Meslay lui semble plus sombre que d'habitude, peut-être un lampadaire en panne. Marie ne sait plus exactement où elle a laissé son vélo. Peut-être devant le petit restaurant turc où elle aime bien déjeuner le jeudi. La rue est quasiment déserte, seulement quelques passants pressés de rentrer chez eux. Les grands immeubles sont éclairés d'une lumière chaude. Elle aime toujours regarder les

fenêtres des appartements quand elle marche dans les rues de Paris. Connaître l'intimité des gens, leurs goûts décoratifs, voir des enfants jouer, les parents discuter sur le balcon ou cuisiner. Elle se demande soudain si d'autres personnes font la même chose qu'elle. Si on la regarde marcher dans son appartement. Sous la faible lumière des réverbères, elle distingue de loin son vélo. Il est renversé à terre. La roue principale est complètement disloquée, le pneu disparu, la fourche brisée. Abasourdie, elle accourt, tente vainement de le redresser contre le pilier, mais comprend vite qu'elle ne pourra plus s'en servir. Elle est désemparée. C'est la première fois de sa vie qu'elle est victime d'un acte de vandalisme. Son regard cherche du secours. Elle prend son portable dans son sac pour appeler Laurent. Elle sait pourtant qu'il ne se déplacera pas pour si peu et va sûrement lui conseiller de prendre le métro pour rentrer, mais elle a besoin d'entendre sa voix, d'être rassurée. Il répond dès la première sonnerie. « Tu ne vas jamais le croire ! On a essayé de me voler mon vélo. Je n'ai même plus de roue avant, ils ont tout balancé ! » Laurent est nerveux, il va bientôt entrer en réunion pour organiser la défense de Gérard Lancarde. Il lui conseille de prendre le métro et de laisser le vélo là où il est. Au même moment, toujours en conversation avec Laurent, elle aperçoit sur le même trottoir une silhouette familière. Le directeur de l'entité la reconnaît.

« Eh bien, que vous arrive-t-il ? » Marie raccroche. Elle a un peu honte, se sent stupide avec son vélo en morceaux près d'elle. Elle lui explique la situation en essayant de dissimuler au mieux sa panique. Le directeur sourit, tente de la calmer par un geste amical sur son épaule. « Écoutez, je suis garé à quelques mètres. Je peux vous raccompagner si vous voulez. Où habitez-vous ? » Marie le regarde un instant, gênée, puis, peu encline à l'idée de prendre le métro bondé à cette heure de pointe, décide finalement d'accepter sa proposition.

Sur le chemin, leurs pas s'emboîtent harmonieusement, résonnent sur le béton dans un bruit sec. Il ne parle presque pas, lui sourit de temps en temps en tournant la tête. Il l'impressionne. C'est le directeur. Il sort ses clés de voiture de son manteau pour ouvrir sa Mercedes parfaitement rangée sur le bas-côté. Les phares clignotent. Il semble assez fier de son effet, mais veille toujours à conserver une étrange attitude modeste. Marie s'installe sur le siège passager. L'odeur du cuir se mélange aux puissants effluves du parfum qu'elle a senti sur lui pendant la réunion de l'après-midi. Après avoir jeté son manteau sur le siège arrière, le directeur s'installe à son tour. La voiture démarre. Le moteur gronde doucement. Marie est soulagée que le trajet ne soit pas trop long. Son téléphone sonne dans son sac. C'est un message de Laurent. Il lui demande si tout va bien. Il rentrera tard, a accepté de dîner avec son client et lui dit de ne pas l'attendre.

Marie est déçue, elle aurait voulu qu'il reste avec elle ce soir pour la consoler. Le directeur allume la radio. Elle reconnaît les premières notes de la *Gnossienne n° 3* d'Erik Satie, la préférée de son père. Subitement, cette symphonie aux airs ambigus assombrit son regard sur Paris. La nuit lui pèse. Les odeurs entêtantes de santal, le reflet des lumières sur le pare-brise lui donnent le vertige. L'entrée du boulevard Voltaire apparaît enfin. Lui ne bouge pas. Ses mains solidement accrochées au volant, son regard est fixe, ses lèvres immobiles. Elle n'ose pas tourner la tête pour le regarder. Le temps ralentit, se fige, oppresse l'espace. Tout s'engourdit. Elle veut sortir. Une voiture s'arrête à leur hauteur au feu rouge. Une femme lui sourit brièvement avant de détourner son attention. La voiture repart. Il ne reste que quelques numéros avant d'arriver à son appartement. Il n'y a pas de place et la route est embouteillée. Marie veut descendre sur le bas-côté, mais lui préfère contourner par la rue Richard-Lenoir pour être mieux placé sur la voie. « Cette ville est vraiment impossible pour les voitures. »

Marie sent enfin le moteur ralentir. La radio s'éteint d'un seul coup. Ils sont maintenant engagés dans l'entrée d'un parking privé. Un silence s'installe dans l'obscurité au fond de laquelle la mince silhouette de l'homme se détache. Personne ne passe. « Merci beaucoup de m'avoir raccompagnée, c'est vraiment très gentil. Je veux dire, vous n'étiez pas obligé. Je suis désolée,

mais je dois y aller maintenant, mon mari m'attend et va s'inquiéter.» Elle ne sait pas exactement pour quelle raison elle a inventé ce mensonge. Un léger malaise la prend au ventre comme le long suspens que le spectateur ressent dans un film avant d'avoir l'explication finale de la scène. «Vous ne voulez pas rester un moment ici avec moi?» L'homme continue de regarder droit devant lui, les mains mollement posées sur le volant.

Marie commence à sentir les premiers signes de panique. Elle maudit les personnes qui lui ont détruit son vélo ce soir et à cause desquelles elle se retrouve dans une situation aussi inconfortable. «Je crois vraiment que vous devriez rester un moment.» Il insiste. Soudain, Marie perçoit le bruit sec de la fermeture du loquet de sa portière. Il est en train de l'enfermer. Son ombre, imposante, effrayante, se déplace lentement vers elle dans un mouvement d'approche intime. Elle sent quelque chose de froid et doux glisser sur ses cuisses. Un frisson parcourt tout son corps encore attaché au siège par sa ceinture. Elle se débat, lui demande fermement d'arrêter et de la laisser sortir. Elle voudrait crier, mais étrangement elle n'ose pas. Elle pense à certains détails. Elle ne voudrait pas réveiller tout le quartier, se faire remarquer pour rien. Elle ne veut pas avoir honte devant son directeur d'avoir pensé à une agression alors qu'il ne s'agit peut-être que d'une tentative de séduction

LE MALHEUR DU BAS

un peu rude.